

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Avatar est-il vraiment un film écologique ?

A lors que *Avatar: la voie de l'eau* devrait franchir ce week-end le cap symbolique des 2 milliards de dollars de recettes mondiales, c'est presque toute la presse qui reprend à son compte la formule de James Cameron pour le désigner: une "fable écologique". On peut pourtant s'étonner qu'un film essentiellement caractérisé par sa débâche technologique et financière puisse être qualifié d'"écologique" ou d'"écologiste".

Mais d'ailleurs, que serait un cinéma écolo? Film dénonciation (*Don't Look Up*), fiction climatique (*Soleil vert*), documentaire politique (*Une vérité qui dérange*), film de contemplation (*Blue Planet II*), de sensibilisation (*Wall-E*), ou même film à faible empreinte carbone (*Bigger Than Us*, et les films suivis par *Ecoprod*)?

La question agite les théoriciens du cinéma depuis plusieurs années, d'autant plus que le cinéma est l'art le plus typique de la société industrielle, étant une industrie lui-même, avec des moyens qui peuvent être ceux d'une multinationale – surtout chez James Cameron.

Une reprise très américaine

Dans ces conditions, l'idée même de cinéma écologique, en particulier dans le contexte hollywoodien, a tout d'un oxymore, et la cantine végétarienne et les panneaux solaires imposés par le réalisateur, efforts que l'on doit surtout aux critiques faites au premier opus, n'ont pas eu d'effet sur les pratiques du studio Fox et du distributeur Disney. Ce n'est donc pas dans son appareil productif qu'on pourra qualifier *Avatar 2* de film écologique. Mais peut-être le scénario rattrape-t-il cet aspect ?

Le film reprend encore une fois la mythologie très américaine de *Pocahontas* et de *Danse avec les loups*, cette fois-ci en contexte marin, incrustant des éléments de *Moby Dick* et de *Sauvez Willy*. Après la forêt amazonienne, nous voilà désormais à Hawaï, où les arbres ont laissé la place à un récif corallien fabuleux,

qui coexiste suivant les plans avec des forêts sous-marines de kelp (l'écosystème typique de la côte californienne). L'exotisme demeure donc très américain.

On retrouve aussi la même opposition binaire entre des humains colonisateurs cruels, brutaux et cupides venus dévaster en ricanant une planète magnifique, et des tribus de bons sauvages pacifistes vivant en communion mystique avec la nature dans un perpétuel état d'extase prélapsaire, qui rappelle moins l'ethnographie que le catéchisme.

Un traitement spirituel

L'intrigue centrale consistera d'abord à protéger des baleines magiques contre de méchants chasseurs – même si ce thème cède rapidement la place à une histoire de vengeance personnelle entre deux personnages. La dénonciation de la chasse à la baleine est un combat tout à fait noble mais dont on ne

voit pas vraiment l'actualité, celle-ci ayant disparu dans les années 1970.

Au-delà de cet élément anachronique, la question environnementale fait surtout l'objet d'un traitement spirituel proche des stades de développement personnel *new age* pour cadres de la Silicon Valley, assénant des méditations bien vagues sur le fait que "tous les êtres sont liés" et qu'il faut "respecter mère nature": on renvoie donc la question si concrète de l'écologie à la religion, évacuant toute dimension scientifique, matérielle ou politique.

Le film se situant sur une planète imaginaire essentiellement perçue comme "vierge", les questions d'érosion de la biodiversité, de réchauffement climatique, de pollution ou de perturbations environnementales en sont forcément absentes.

Une tendance à la peluchisation

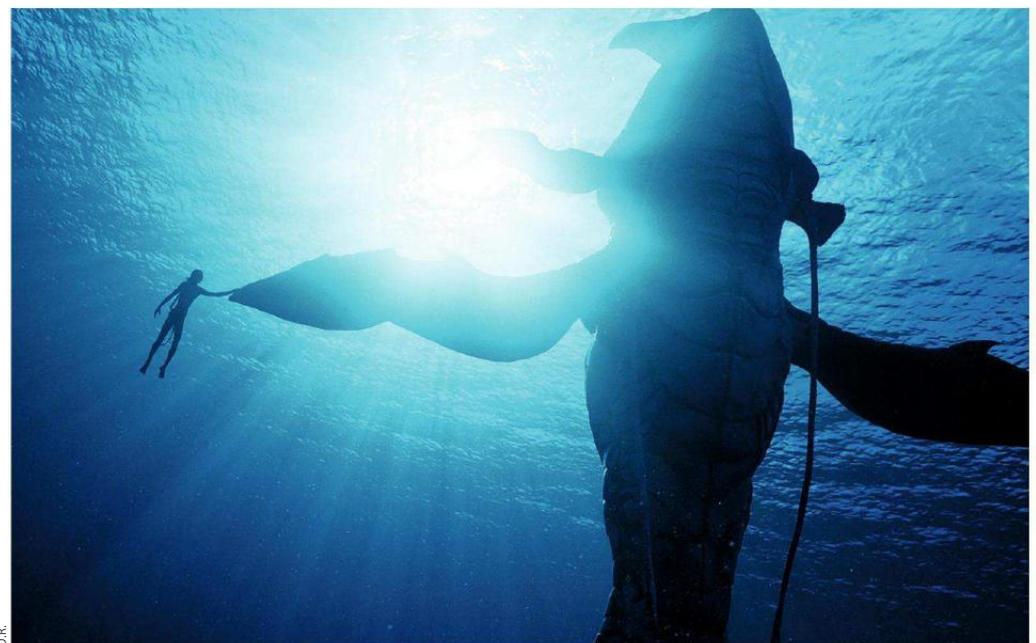
Seule subsiste une sensibilité animalière, qui se concentre seulement

sur une poignée d'espèces sympathiques, sensibilité tout à fait louable mais dont la philosophie environnementale s'évertue depuis des décennies à dire qu'elle n'a que peu de rapport avec une approche authentiquement écologiste, qui se fonde sur les populations et pas les individus, et s'attache à toutes les espèces, qu'elles soient "mignonnes" ou non.

Cette tendance embarrassante à la peluchisation de la biodiversité traverse l'ensemble du film, où tous les animaux, piochés dans le bestiaire enfantin (cheval, dauphin, dinosaure) ou des vacances de luxe (récifs tropicaux, safari africain), semblent adopter un comportement domestique, ne demandant qu'à devenir amis avec les humains et s'en faire câliner et chevaucher comme des poneys [...].

Promotion de la révolution industrielle

James Cameron nous incite aussi moins à repenser notre rapport à la



"Avatar: The Way of Water" offre un spectacle immersif éblouissant.



D.R.
Frédéric Ducarme

Chercheur en philosophie de l'écologie,
Muséum national d'Histoire naturelle

■ Le film de James Cameron devrait franchir ce week-end le cap des 2 milliards de dollars de recettes mondiales. Voici pourquoi il est fallacieux de le qualifier de "fable écologique".

consommation qu'à acheter des billets d'avion pour la Polynésie – ou pour le parc Pandora en Floride. [...]

Si la saga développe une dénonciation indignée de l'industrialisme carbo-mécanique du XX^e siècle, assimilé à la vieille Europe coloniale (éternel repoussoir du cinéma hollywoodien, qui permet d'absoudre l'Amérique de toute culpabilité impérialiste),

c'est en fait pour mieux promouvoir la troisième révolution industrielle, fondée sur l'électricité illimitée (l'unobtainium), les biotechnologies (avatars et animaux-machines) et l'informatique (Eywa), autant de technologies qui seraient fondamentalement "propres",

comme l'affirmaient en chœur Microsoft et Monsanto dans les années 1990, et désormais les GAFA.

Pas un film écologique

L'écologie est aussi une question politique, et que dire de la politique d'*Avatar*? L'ambition du premier film a comme disparu, plus aucun cas n'est fait de la lointaine Terre où l'humanité se meurt, et le manichéisme du film disqualifie toute tentative de négociation ou de consensus, et ne peut se régler que par un bon vieux duel viril au corps à corps entre deux militaires américains – le gentil et le méchant –, écartant peuples opprimés, Terriens mourants et toute dimension collective pour en revenir à une bagarre puérile digne de Steven Seagal.

Belle manière de régler une

question écologique, quand le grand problème de l'écologie politique est très précisément l'absence de "méchant" à abattre, la responsabilité de la crise étant dissoute dans tout le système industriel dont nous sommes tous autant de maillons. Alors oui, on a tout à fait le droit d'aimer *Avatar 2*, de trouver touchants ses bons sentiments paternalistes, son traitement assez fin de la question migratoire, d'être ébloui par son carnaval de couleurs et d'animaux préhistoriques, de se fasciner pour ses technologies numériques et de vibrer à ses scènes d'action.

Mais non, on ne peut pas dire qu'il s'agit d'un film écologiste. Alors qu'une large part de la presse française vient de signer une "charte pour un journalisme à la hauteur de l'urgence écologique", il devrait faire partie de cette ambition de ne pas confondre mièvrerie animalière et implication écologiste, ni de reprendre naïvement les éléments de langage de l'industrie du divertissement quand elle essaie de se peindre en vert – ou en bleu – alors qu'à Hollywood, la seule chose vraiment verte, ce sont les écrans devant lesquels s'ébrouent ces pauvres comédiens bardés d'électronique.

→ Titre de la rédaction. Titre original : "Avatar : ne pas confondre mièvrerie animalière et implication écologiste"

→ Retrouvez l'intégralité de cette opinion sur lalibre.be. Ce texte a été initialement publié sur le site du journal *Le Monde*.

CHRONIQUE

En êtes-vous si sûr ?

■ La précédente chronique a suscité tant de réactions qu'il nous semble utile de consacrer encore quelques lignes aux dérapages verbaux ou grammaticaux les plus douloureux.



Francis Van de Woestyne
Journaliste

neau et lui dit : "Là, vous êtes sur un chou que vous allez farcir." Sur un chou! Le légume est simplement posé dans l'autocuiseur. La dame qui cuisine ne s'est pas assise sur le chou. J'entends déjà vos remarques : n'est-il pas correct de dire qu'elle mangera peut-être ce chou sur le pouce. Nous sommes bien d'accord. Mais elle ne posera pas son séant sur le légume.

Et l'on ne parle ici que de la préposition "sur". Et non de l'adjectif "sûr", lui aussi sujet à bien des interprétations. Au sujet de la chronique sur les liaisons dangereuses, un lecteur, très savant j'en conviens, a effectué des recherches. Il affirme ceci, sûr de sa découverte : "À l'arrivée de l'euro, les économistes et les décideurs avaient préconisé de considérer le nom 'euro' comme un mot qu'il fallait prononcer avec un 'h' aspiré et donc de ne pas faire de liaison. Comme vous, je dis : suprême erreur! J'avoue que personnellement j'ai pris le parti de faire les liaisons qui adoucissent le 'phrasé' et rendent notre langue française encore plus belle."

Je vais pas au cinéma...

Un autre exemple de dérapage verbal m'a été soufflé par un collègue dont j'admire les analyses, la pertinence des idées. Son style est clair et, cerise sur le gâteau, il ne manque pas d'humour. Il me fait part d'un autre estompelement que celui des liaisons : la disparition du "ne" dans les phrases négatives. Exemples?

- Non, je vais pas avec toi au cinéma;
- J'aime pas cuisiner;
- Cette émission, je la regarde plus;
- Ce livre, je l'ai vraiment pas aimé;
- J'utilise quasiment plus ma voiture en ville.

Pourquoi oublier ce "ne"? Est-ce encore l'influence des réseaux sociaux? Mystère.

Un autre lecteur me signale que ses oreilles sont fatiguées d'entendre la manière dont les invités s'expriment à la télévision ou la radio; il vise surtout les émissions ou les séries françaises. Cette tendance consiste à ajouter une espèce de borborygme à la fin d'un mot : "bonjourh-h-h-h", "mercieuh-h-h-h".

Impossible d'énumérer les exemples de massacres auxquels certains de nos contemporains se livrent. Mais je signale pour terminer que les cheuveux de cet autre lecteur se dressent lorsqu'il entend hommes et femmes politiques dire "au jour d'aujourd'hui"... Ou un autre affirmer "sur base de" au lieu de "sur la base de", ceci étant un belgicisme résultant de la traduction d'un néerlandais "op basis van".

Ne soyons pas trop chagrins ni sévères. Parler un français correct est une évidente qualité. Mais il ne faut pas juger les gens sur leurs apparences. Encore une exception...

Cette chronique n'a pas pour objectif de se transformer en une leçon de français. Des fautes, tout le monde en commet. Mais le dernier texte intitulé "Liaisons dangereuses" (voir *La Libre* du 7 janvier) a suscité tellement de réactions qu'il nous semble utile, par respect pour ces lecteurs attentifs et réactifs, de consacrer encore quelques lignes aux dérapages verbaux ou grammaticaux les plus douloureux à nos oreilles ou à nos yeux.

Le premier concerne le mot "sur". Cette préposition, précisent les dictionnaires, indique simplement la position supérieure. Monter sur un mur, marcher sur le trottoir, la foudre tombe sur l'arbre, etc. Mais, me font remarquer plusieurs lecteurs, ce mot est de plus en plus souvent utilisé à tort et à travers. Ainsi, pour désigner un voyage à Namur, à Bruges, à Paris ou à Bordeaux, des personnes disent : je vais sur Namur, je travaille sur Paris, je vais me distraire sur Bordeaux... Ce "sur" a supplanté d'autres prépositions : "à", "dans", "vers". Bien sûr, il y a des subtilités, des exceptions ardues à comprendre par ceux qui apprennent le français. Il est correct d'écrire : "En 1940, les Allemands marchaient sur Paris." Mais un voyageur dénué d'intention belliqueuse va bien à Paris.

Sur un chou ?

Il faut admettre que les exceptions concernant ce mot "sur" ne manquent pas : on peut dire d'une chambre qu'elle fait six mètres sur quatre. Que Wout van Aert l'a emporté sur ses principaux concurrents sans être juché sur eux. Qu'un ministre est souvent sur la défensive et qu'un autre commet gaffe sur gaffe. Nous sommes bien d'accord, dans ces exemples, la personne n'est pas toujours dans une position dominante... Mais il est des utilisations qui sont clairement incorrectes et qui traduisent la pénible réduction du vocabulaire.

Autre exemple. Une lectrice, adepte des émissions de télé shopping, relaye la séquence suivante. Une sorte d'autocuiseur, qui hache, malaxe, cuit, prépare plus de 2000 recettes est proposé à la vente. Aubaine : 40% de réduction. D'où l'intérêt de notre lectrice. En studio, la présentatrice a choisi une recette et commente les opérations de la personne qui est au four-